

Le deuil du sport et la peau flasque du littéraire

Bertrand Laverdure

Numéro 86, automne 2000

Le sport

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14715ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laverdure, B. (2000). Le deuil du sport et la peau flasque du littéraire. *Moebius*, (86), 71–76.

BERTRAND LAVERDURE

Le deuil du sport et la peau flasque du littéraire

Notre œil file vite et nos mains cognent les touches, s'amuse, oublie par nature tout ce qui effectue les branchements incompréhensibles qui sillonnent nos nerfs jusqu'à la source de l'eurythmie cérébrale, de la faconde poétique. Nous nous surprenons à humer cette symbiose miraculeuse qui vient déposer sur le papier vierge, sur tout ce que le futur incarne d'à venir, cette trace que l'on époussettera après quelques tours de piste.

Le littéraire est un sportif; telle Sylvie Bernier qui s'ingéniait à visualiser son plongeon avant de l'entreprendre, le littéraire est un athlète de l'abstraction, un sportif méritoire de l'anticipation, de la synesthésie et de la libéralité.

On ne peut pas prétendre à l'écriture sans connaître les affres du marathon, ces douleurs réelles qui assiègent nos corps lorsque l'intrigue est trouvée et que le plan commence à naître dans notre esprit. Le littéraire sue, tremble, a besoin de drogue, de café tel Balzac, pour survivre à ses peines, à cet acharnement curieux qui le rive à son siège jusqu'à l'accomplissement de ce qu'il désirait. Comme l'athlète, le littéraire n'est pas raisonnable, aspire à l'absolu, à l'innommable vertige, à la consécration quand bien même il s'ingénierait à le nier. Il est un espoir ambulant, une sirène étincelante qui vrille, cabossant ses congénères, haïssant les rivaux et conspuant les détracteurs et les ennemis de son œuvre.

Le sportif, quant à lui, malheureusement, reste assujéti à son corps, à la décrépitude normale de ses facultés, à la sclérose morbide de ses parties. Le ridicule tue jeune chez les athlètes, que de fois avons-nous vu

des Ben Johnson, des Guy Lafleur, des Wayne Gretsky humiliés, incapables de redevenir ce qu'ils avaient été à un âge où la plupart des humains commencent leur vie, se trouvent enfin, rejoignent leurs plus belles années.

Nombre d'athlètes, privés du bonheur de la foule, de la griserie de la renommée, se sont entraperçus un jour devant tout le reste de leur vie et ont pleuré de détresse en y voyant des hommages, des ligues de vieilles vedettes, des tapis rouges, des insignes sans saveur, des sornettes à raconter aux médias et des publicités toujours humoristiques vantant les mérites de dentifrices ou de céréales. Aucun être respectable, accompli, ne peut envisager cette chute si avilissante sans entreprendre un deuil, le grand deuil de la performance sportive, le deuil inimaginable du panthéon, de la féroce agitation que suggère l'amour incommensurable des amateurs.

Mais quoi faire contre cette détresse invivable, cette tombée des cieux, ce prestige exceptionnel qui s'évanouira tranquillement, à la vitesse de l'indifférence?

Pour plusieurs il s'agira de trouver les mots. De ces mots qui se présenteront à la sauvette, de ces mots nourriciers qui rempliront la panse, mettront un frein à l'angoisse. L'écriture viendra bien souvent à la rescousse de ces démunis.

D'un marathon à l'autre, d'un excès de concentration à un autre, l'être humain envisage ainsi la poursuite de son pauvre destin, cette fatigante quoique ennoblie réconciliation avec la réalité. L'écriture mal-mène les souvenirs humiliants, protège les illusions, transforme les faits, juge, adapte et bouscule la vie. Les littéraires s'en servent pour les mêmes raisons que les sportifs déçus, recroquevillés, eux, dans leur machine à névrose, dans leur salon ou leur petit appartement, déniaient leur propension à la mascarade ou à l'exhibitionnisme le plus éhonté. On ne refait pas la pureté en décrétant qu'elle n'existe pas, bien que plusieurs l'aient cru et continuent de le croire parfois par dépit, d'autres fois par espoir. Parce que rien ne peut surpasser le travail de la page sur l'esprit des

gens cultivés. Écrasons les crédules et charmons les intellects n'est pas un précepte du pouvoir qui a fait long feu.

Les écrivains ne font pas exception à cette règle. Les sportifs non plus.

On a ainsi pu voir des Ken Dryden passer au roman, des athlètes de haut niveau s'ingénier à composer leur autobiographie, et des sportifs talentueux se recycler dans l'expression littéraire avec toute la verve nécessaire à une transformation radicale. Qu'aurions-nous fait si Hubert Aquin était réellement devenu coureur automobile?

Soyons juste. La plupart du temps, les littéraires vivent aussi en cherchant quelques loisirs qui s'éloignent de l'écrit. Pour tous ceux qui croient à une vie harmonieuse, équilibrée, saine et complexe, le sport ne peut nuire. Yves Laplace, auteur entre autres d'un très beau livre intitulé *La réfutation*, au Seuil, mêle arbitrage professionnel de soccer et composition littéraire sans aucune forme de pincement existentiel. Mais le portrait du littéraire confiné dans sa mansarde, éloigné des yeux idiots du public et exclusivement appliqué à reproduire un univers personnel sur des morceaux de papier perdure. On ne peut rien y faire non plus. Parce que la réalité nous rattrape au rayon de la cuisson littéraire, la réclusion et la concentration ne peuvent être dissoutes sous prétexte d'établir des rapports plus conviviaux, moins schizophréniques avec l'entourage. L'écrivain de haut niveau est comme le sportif de haut niveau, il a la foi.

Oublions ces auteurs équilibrés, du type John Updike (qui a publié une apologie du golf), et les autres qui vivent leur deuil du sport ou qui subissent l'appel du sport telle une manifestation adventice de leur talent, une récréation de l'écriture. Pensons plutôt aux excessifs. Nous trouverons dans cette équipée notre ultime étalon.

Est-ce que les oulipiens peuvent être considérés comme des sportifs de l'esprit? Est-ce que la fascination du baseball chez Paul Auster relève d'une gymnastique cérébrale?

Nous serions de mauvaise foi si nous répondions par la négative. Bien évidemment que les échecs, les jeux d'adresse intellectuelle et les contraintes littéraires peuvent être assimilés au côté sportif de la performance littéraire. En ce sens, *La disparition* de Perec se trouve au sommet de toutes ces performances sportives. Tels que les sportifs, les littéraires participent à la vie publique et ne sont réellement reconnus que lorsqu'ils établissent des records, que ce soit de vente, de considération, ou lorsqu'ils accomplissent un exploit stylistique (Perec).

De quoi serait faite la vie d'un littéraire qui oublierait de penser, qui oublierait de songer même à l'importance de soigner son instrument neuronal, de le prendre au sérieux? Une personne dans le coma ne peut composer de la poésie. C'est un truisme caricatural mais une vérité qui donne à penser. En effet, les dadaïstes, les surréalistes, les lettristes et les automatistes pouvaient croire s'en départir pour n'imprimer que leurs instincts, que leurs vibrations intérieures sur leurs toiles ou dans leurs œuvres écrites, mais tant que nous vivons, nous l'employons, et c'est bien naturel. Le cœur et l'enfance ont sans doute cette virginité qui soulève les montagnes, mais le cerveau n'admet pas de passe-droits. Si l'on vit, c'est que l'on pense. Et si l'on pense, c'est que l'on tire des conclusions, sans arrêt, à toute heure de la journée. On ne peut s'en défiler sans avoir l'air ridicule, l'écrivain est un athlète cérébral. Convenons-en, même les plus instinctifs ne peuvent s'empêcher de considérer cette prémisse.

Du moment que la performance littéraire se vit dans la foi en notre apport personnel à la discipline, nous sommes cuits, et notre périple se voit taché des intérêts sportifs que l'on vénère chez les dieux du stade.

Quoiqu'il semble qu'un consensus tacite nous interdise de percevoir la faune littéraire de la sorte. Voyons, nous ne sommes pas des ânes à la poursuite de la même carotte, voyons, nous restons personnels et nous enrichissons de nos différences le terreau des lettres qui est le nôtre. On se verra semer ce genre de mièvrerie de bon ton, avec l'approbation des pairs.

Mais en vérité tous les écrivains se sont inscrits à une discipline olympique, et chaque année ont lieu les olympiades de la reconnaissance publique, de la reconnaissance de considération, et tous sont conviés à cette orgie de la performance dès que leurs minces plaquettes, leurs plus humbles opuscules, atteignent le stade des librairies et des rédactions de journaux.

On place ses poulains, on astique ses communiqués de presse, on analyse les concurrents avant de procéder à la course, au spectacle littéraire, à la tombola sportive qui désignera des gagnants, des vainqueurs au milieu de cette foule d'individus persévérants et d'athlètes de l'esprit. Nous avons transposé si naturellement le langage sportif, d'ailleurs beaucoup plus atavique que celui de la diplomatie, au domaine des lettres que nous ne savons plus très bien parfois ce qui les différencie. On écrivait dans *Le Journal de Montréal* que Gaétan Soucy, perdant le prix Renaudot, bien que s'étant classé bon troisième, avait remporté une « médaille de bronze ». On tente d'invalider à coups de livres (*À tout prix* de Robert Yergeau) le prestige symbolique des prix que nous remettons à nos écrivains en alléguant qu'il y a eu tricherie, conflit d'intérêts, et autres pratiques déloyales. Mais, malgré toutes les mauvaises manies que l'on entretient en souhaitant que ces honneurs soient décernés régulièrement, à chaque année, on ne peut tenir pour dérisoires ces récompenses particulières, sportives.

Comme tout bon amateur de sport, le public n'est en fait intéressé que par les gagnants, non les bons deuxièmes, ni les auteurs en lice pour les prix littéraires, ni les participants divers de la forêt des lettres qui font qu'une course ait lieu. On n'a d'yeux que pour celui qui franchit la ligne d'arrivée le premier, que pour celui qui nargue ses concurrents en les noyant derrière un nuage continu de textes de qualité qu'il produit afin de se propulser dans cette sphère délectable de l'adulation, de la reconnaissance critique et publique. Instinctivement, les gens aiment les agresseurs, les victorieux, les meneurs, les talentueux et les persévérants. D'où proviennent ces qualités sinon de

l'idéal sportif, de la capacité à survivre dans la nature ancrés par atavisme dans nos gènes ordinaires?

Soyons juste, le littéraire et le sportif sérieux ont tant de points communs qu'il est presque rafraîchissant de constater leur parenté de façon si désinvolte. La littérature est un puits dans lequel on tombe lorsque notre corps n'arrive plus à subvenir à nos besoins de vitalité. Le littéraire est flasque et mou, son corps ne semble survivre que pour supporter son esprit. Les athlètes martèlent leur esprit afin qu'il amène leur corps à réaliser des merveilles.

Entre la chair flasque du littéraire et la jeunesse corporelle, une même course vers l'absolu, vers l' inaccessible, se met en branle. Une course folle, un sport fou, qui n'a pour but que le dépassement personnel et l'exaltation des capacités cérébrales et physiques des individus impliqués, et ce, jusqu'à l'amour immodéré, jusqu'à la frénésie, jusqu'aux meurtrissures et jusqu'aux sévices irréversibles volontairement tolérés afin d'atteindre cet hallucinant apex miroitant au centre de tout et auquel, poussés par une prétention incroyable, nous aurions miraculeusement accès.